

lait à présent lui fournir la vue, c'est-à-dire lui permettre de lire.

C'est ce que fit la Sœur Marguerite en lui apprenant alors l'alphabet Braille, c'est-à-dire les lettres piquées sur le papier pour les aveugles. On lui montra une nouvelle équivalence, celle qui existe entre les groupements de piqures et les lettres par signes qui lui avaient été enseignées en dernier lieu, et ce nouveau progrès fut réalisé tout naturellement.

Ainsi la première éducation de la malheureuse enfant avait compris trois étapes distinctes : 1° pour faire descendre des lueurs de jour dans son âme enténébrée on l'avait dressée à désigner chaque objet par un signe au moyen du langage mimique ; 2° on l'avait traitée en sourde-muette en lui apprenant l'alphabet appliqué sur son épiderme, ou dactylogie ; 3° on l'avait traitée en aveugle en lui apprenant l'alphabet Braille, qui lui permettrait la lecture. Et telles étaient la persévérance infatigable et l'affectueuse patience de la maîtresse, telle était aussi la vivacité naturelle de l'intelligence de l'élève qui se développait rapidement avec tous les progrès, que cet effrayant labeur cérébral, dont nous pouvons à peine soupçonner l'intensité, s'accomplit dans l'espace d'un an environ.

La pauvre enfant avait sans doute beaucoup appris dans ce temps, mais elle ne savait encore que reconnaître et désigner des objets concrets et des actions matérielles, et les Sœurs avaient hâte de s'adresser directement à son âme, à son cœur. Il fallut commencer par lui donner des notions sur la qualité des choses, et, comme me disait si simplement la Sœur Marguerite, "lui apprendre les adjectifs".

D'abord, sa maîtresse lui fit tâter avec soin deux de ses compagnes, l'une grande et l'autre petite, et lui inculqua ainsi la notion de "grandeur". Elle poursuivit dans cet ordre d'idées, sans se douter des orages terribles qu'elles allaient déchaîner. Elle voulut donner à son élève l'idée de "richesse" et de "pauvreté", et, un jour que des cheminaux passaient par le couvent, comme il leur arrive fréquemment, elle lui fit tâter l'un d'eux, avec ses vêtements, déchirés et son sac sur le dos, lui opposant une personne bien habillée parée de bijoux et qui possédait quelques pièces de monnaie dans sa poche. Alors l'enfant se redressa, déclara qu'elle ne voulait pas être pauvre et que son père "avait des sous", et elle exhala son dégoût pour les

mendiants et les pauvres. Elle était si montée, ce jour-là, que la Sœur la laissa se calmer, mais elle revint à la charge, le lendemain, et elle demanda à l'enfant si elle l'aimait : Marie, qui s'attachait à la Sœur avec une véritable passion, lui exprima par son attitude et ses gestes toute son affection ; "l'idée de tendresse est une des premières que les êtres humains expriment, si dépourvus semblent-ils de moyens d'expressions". La Sœur lui montra alors qu'elle-même était pauvre, qu'elle n'avait pas d'argent, et lui inspira des sentiments plus justes à l'égard de la pauvreté.

L'acquisition de l'idée de *vieillesse* fut plus terrible encore. Une vieille sourde-muette de quatre-vingt-deux ans, nommée Honorine, se prête à l'expérience ; Marie lui palpa le visage, connut ses rides et son corps courbé, et les compara à son propre visage et à son propre corps, et à ceux de Sœur Marguerite. Celle-ci lui annonça qu'elle Marie, serait un jour comme la vieille sourde-muette, qu'elle aurait des rides, et qu'après avoir grandi, elle finirait par se courber et par avoir besoin d'un bâton pour marcher. La révolte fut formidable. L'enfant déclara que ce ne serait point, qu'elle ne voulait pas que cela fût, qu'elle entendait toujours rester jeune : la jeunesse, à la bonne heure ! la vieillesse, fi donc ! et puis, quand la vieillesse viendrait, elle se raidirait, pour ne pas se laisser courber par elle.— Le lendemain, la Sœur Marguerite la reprit avec douceur, lui expliqua qu'elle-même aurait des rides et tous les inconvénients de la vieillesse, et que néanmoins elle était contente et heureuse, tandis que Marie se fâchait ; elle la persuada si bien que les autres Sœurs demandaient plus tard à l'enfant si elle était triste de penser à sa vieillesse : "Non, répondait-elle — comme souvent dans des cas analogues, — *Marguerite veut*". Ainsi, par son autorité personnelle, appuyée sur la profonde affection qu'elle lui inspirait, la Sœur Marguerite inculquait à son élève quelques-unes des plus délicates parmi les notions morales.

C'est dans ce travail que la Sœur, cherchant à suggérer à Marie l'idée de l'*avenir*, fut une fois devancée par elle ; comme elle s'efforçait de la lui expliquer, l'enfant se leva brusquement, les bras tendus en avant, marcha rapidement devant elle, trouvant en soi-même l'éternelle comparaison, qui a été illustrée par Bossuet, par